

maintenant le buffle de son fils, et nous re-commandant le plus profond silence.

Cependant Meung avait grimpé sur un arbre, et il se tenait accroupi sur la branche la plus basse, au-dessus du chemin par où s'avavançait l'éléphant, au dire d'Udhani.

Si confiant que je fusse dans l'habileté et la force du jeune paria, j'avais apprêté ma carabine, afin d'intervenir en cas de danger.

Nous attendions, muets et anxieux, Bientôt un pas lourd ébranla le sol ; on entendait en même temps le brisement ou le froissement violent des branches ; les bruits se rapprochaient, et une masse énorme, brune, informe, finit par se montrer entre les arbres d'abord d'une manière indéterminée, puis très distinctement.

C'était l'éléphant, un centenaire colossal effrayant à voir.

Il marchait à petits pas — des pas qui eussent fait quatre de nos enjambées, — balançant la tête, jetant sa trompe tantôt à droite tantôt à gauche, et découvrant chaque fois jusqu'à la racine ses défenses longues de quatre à cinq pieds, et toutes jaunies par la vieillesse. L'une, qui était échancrée par le bout, indiquait que son possesseur n'avait pas l'humeur pacifique.

Il arriva sans rien voir sous la branche qu'occupait Meung. J'étais tout yeux et tout oreilles. Je comptais que le jeune homme essayerait de fendre le crâne du monstre avec sa hache ; et comme cette opération me paraissait impossible, je me disposais à agir.

A ma grande surprise, Meung laissa passer la tête, le cou, une partie du corps de l'éléphant. Mais au moment où la croupe du pachyderme frôlait la branche, Meung bondit avec une merveilleuse agilité, saisit d'une main la queue de l'animal, appuya ses pieds sur la cuisse gauche, et frappa de sa hache sur l'autre à coups redoublés, sans s'émouvoir des barrits épouvantables du colosse ni de ses mouvements furieux, ni de ses efforts pour l'atteindre de sa trompe.

Tout à coup l'éléphant chancela et tomba pesamment à terre. Alors le jeune paria, lâchant la queue, sauta légèrement sur ses pieds, et nous regarda avec un éclat de rire triomphant.

Nous le rejoignîmes avec empressement et je demeurai stupéfait à la vue de la bête gigantesque qui gisait sur le sol, non pas morte, mais poussant des cris de fureur et de douleur. L'éléphant faisait des efforts terribles pour se relever ; mais la hache de Meung l'avait frappé d'impuissance en coupant tous les nerfs du jarret droit.

Le jeune homme l'acheva avec son talvar aussi facilement que si c'eût été un simple taureau abattu par le boucher, et à qui on donne le coup de grâce. On enleva les défen-

ses, dont l'ivoire était d'une grosseur et d'une dureté surprenante ; elles formaient la charge d'un homme.

Trois heures après cet incident, nous aperçûmes une rivière qu'Udhani nous dit être la Raak, un affluent du Gange ; il nous assura que sur l'autre rive nous trouverions des cultures. Nous allions donc sortir de ces solitudes redoutables, où nous avions failli rencontrer un tombeau.

Bientôt un triste signe nous indiqua que nous approchions d'un pays habité. Au moment où nous faisons boire nos buffles, nous vîmes quatre ou cinq chacals se disputant, au-dessus de nous, le cadavre d'un de ces malheureux Hindous qui, à l'article de la mort se font jeter dans le fleuve sacré ou ses affluents.

Soudain, le cadavre que les chacals s'efforçaient de tirer à terre, s'enfonça sous l'eau. C'était un crocodile qui réclamait sa part. Les chacals ne lâchèrent pas la leur ; et l'un d'eux fit si bien, qu'il parvint à détacher et à emporter un bras du corps qui disparaissait. Cela me mit tellement en colère que je tirai un coup de fusil au carnaissier ; je le tuai, et toute la troupe détala.

Au bruit de l'arme à feu, un Hindou, qui travaillait dans les marais, se montra. Ayant franchi la Raak, nous lui demandâmes dans quelle contrée nous étions, et s'il y avait près de là des villages. Il nous apprit que la contrée était soumise à la Grande-Bretagne, et même que nous rencontrerions un poste anglais à une vingtaine de milles au nord. Cette nouvelle me causa tant de joie que j'offris une pièce d'or à celui qui me l'avait donnée.

Udhani et son fils nous accompagnèrent encore jusqu'au sommet d'une petite éminence d'où nous découvrîmes les toits d'un gros village. Le bonheur que nous ressentîmes, Ludolfus et moi, fut troublé par les paroles que m'adressa Udhani ; il me déclara qu'il ne pouvait nous suivre plus loin sans s'exposer au danger d'être reconnu, et qu'il lui fallait regagner sa retraite.

Ce fut avec regret que je me séparai de ces hommes si bons et si intrépides. Je ne parle pas des remerciements que nous leur adressâmes. Je leur offris la plus grande partie de l'or qui me restait, et j'eus toutes les peines du monde à le leur faire accepter. Je leur déclarai que j'étais loin de me croire quitte à leur égard, et que je ne les oublierais point. On verra, en effet, par la suite, comment je tins parole. Ils s'éloignèrent en nous laissant les deux buffles que nous montions depuis notre départ.

Deux jours plus tard, j'étais au milieu de mes compatriotes. Au bout d'une semaine, je rejoignis mon corps d'armée qui était en train de dompter des Sykes, et où générale-